

NOTRE-DAME-DES-LAVES (1)

Emma Cambier

La première fois que j'ai touché Jeanne, et que Jeanne m'a touchée, on dormait dans le petit lit à une personne de sa chambre d'enfant. On était parties en vacances à la ferme de sa grand-mère qui l'avait élevée et on retournait à l'internat le lendemain. Jeanne faisait tous les soirs des cauchemars où elle rêvait que son père, son beau-père et tous les hommes qu'elle connaissait lui faisaient toutes les choses que les hommes lui avaient fait. Les cauchemars de Jeanne étaient la vie de Jeanne remémorée, dans le noir de la nuit. Elle dormait, elle tremblait, son corps et sa bouche criaient. Comme à chaque fois que l'on dormait ensemble, elle a rêvé, elle a commencé à trembler et j'ai attrapé son dos. Je lui ai dit qu'elle rêvait, je lui ai dit que j'étais là et que je lui touchais le dos. Je lui touchais le dos, je caressais ce dos long et courbé et crémeux comme un baume et je continuais, et j'essayais de m'arrêter mais je ne pouvais pas, et je sentais qu'une chose grave arriverait si je n'arrêtais pas mais je n'arrêtais pas. Jeanne s'est retournée et m'a embrassée. J'ai embrassé Jeanne qui m'embrassait, j'ai embrassé ses cheveux, j'ai embrassé des parties douces et chaudes et elle embrassait les miennes, et ça ne faisait comme rien qu'on connaissait, ça ne faisait rien de surprenant, ça faisait juste la bouche de Jeanne sur ma peau. Ça faisait deux choses connues qui se touchent, sans rien de plus que deux choses qui se touchent, sans rien de moins que deux choses qui se touchent. On se touchait, on s'était déjà touchées mais cette fois on se *touchait*. On se touchait depuis les lieux qui veulent dire quelque chose, on se touchait les endroits qui sont plus forts que nous.

C'est le jour où j'ai perdu mon doigt que j'ai compris, qu'entre nous quelque chose me tuerait. C'est Jeanne qui nous avait emmenées ici, mais c'est moi qui avais perdu un doigt. Le cousin de Jeanne qui était comme son jumeau car ils étaient nés en même temps et que leur grand-mère les avait élevés tous les deux, son jumeau lui aussi avait perdu son doigt, lui aussi en jouant avec Jeanne. On lui avait recollé le bout de doigt tombé qui avait repoussé tordu, mais fonctionnait encore, penché sur le côté. Son doigt me faisait peur, il était strié de rouge et il l'avait entré dans mon sexe une fois qu'on jouait tous les trois, avec Jeanne à la ferme.

Mon doigt n'allait pas repousser, il n'était pas tombé mais se tordait comme la branche d'un arbre vérolé, et le chirurgien que j'avais vu m'avait dit, je n'y toucherai pas, parfois on n'y peut rien. Jeanne, quand elle frottait mon doigt dans ses mains, et qu'elle lui soufflait dessus, arrivait à le reformer. Le temps qu'elle le chauffe, qu'elle le frotte, il reprenait sa forme et se remoulait comme un pain dans un four. Mais quand le four refroidissait, quand Jeanne ôtait ses mains le doigt se recroquevillait, la peau se recloquait, c'était comme si mon doigt me montrait que Jeanne était sa maîtresse, que Jeanne pouvait en faire un doigt ou un bâton pourri.

J'ai perdu mon doigt en ramenant un des chevaux dans la grange. Il était aveugle, il a foncé dans la barrière électrique, il avait mon doigt enroulé dans son licol. J'ai l'impression parfois que toutes les forces qui m'animent sont dans mon sexe. Je n'ai pas besoin d'être triste, je n'ai pas besoin d'être heureuse pour exister. Rien de tout ça n'a jamais compté à mes yeux. Tout ce qu'il y avait c'était les choses qui coulaient dans ma culotte sans cesse et